

# J'ai vu...



Sur le front de la Somme, les artilleurs vont prendre une position de combat.

FOP. 47

## LES EXPLOITS DES SOUS-MARINS

*[La reprise du torpillage sans merci donne un regain d'actualité à la guerre sous-marine. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il était intéressant de dévoiler à nos lecteurs, en réplique aux audaces illicites des pirates, quelques-uns des exploits vraiment inouïs, des submersibles des puissances alliées qui, eux du moins, opèrent à armes égales, toujours de bonne guerre.]*

EN Angleterre comme en France, nous faisons profession d'ignorer nos héros : sauf en de rares exceptions, nos gloires militaires ou navales se drapent du voile austère de l'anonymat. Rendons grâce à l'Amirauté britannique qui, dérogeant à cette ingrate pratique, vient d'autoriser le grand poète Rudyard Kipling à publier dans le *Daily Mail* des extraits des livres de bord de quelques sous-marins.

Prenons le cas du « E-9 », et de son capitaine, le commandant Max Horton. Il a pu, bravant les cordons de mines flottantes, se faufiler par les détroits scandinaves et gagner, en plein hiver, cette mer Baltique que l'orgueil teuton considère comme un lac allemand.

Le « E-9 » a hâte de démontrer aux Huns l'outrecuidance de pareille prétention. Pointant son périscope au-dessus de la mer houleuse, jonchée de dangereux glaçons, il aperçoit trois destroyers ennemis. C'est un peu trop ! Et, prudemment, il rentre son œil !

Mais, quelques heures plus tard, il distingue à bonne portée un autre destroyer et décide *to bag her*, de mettre ce vilain gibier dans sa carnassière ! Il s'approche entre deux eaux à 600 mètres, lance sa torpille, se rend compte qu'elle file droit sur la cible, et disparaît aussitôt sous l'eau.

« Quarante-cinq secondes après le coup, enregistre laconiquement le livre de bord, entendu le bruit significatif d'une torpille explosant. »

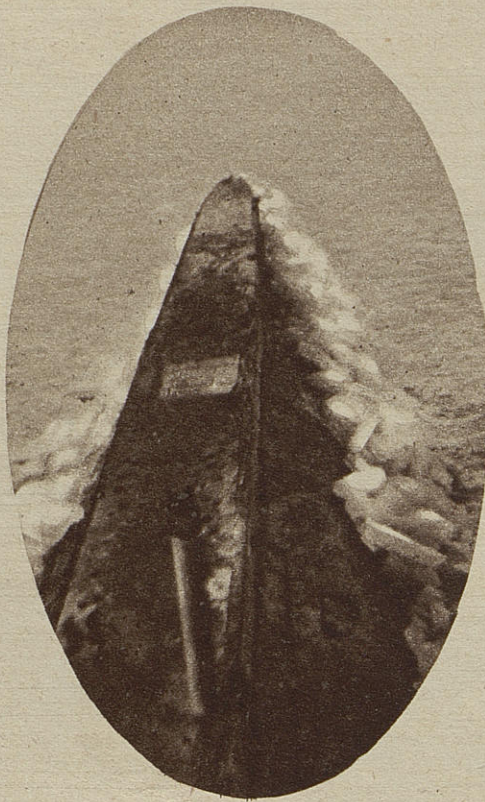
Le petit navire laisse s'écouler quatre minutes avant de remonter à la surface, et pour constater que le destroyer « a disparu ». Satisfait de son œuvre, il descend dormir sur un haut fond, où il attendra le retour du soleil.

Quand il réapparaît en surface, un vent glacial fait rage sur la Baltique, et le livre de bord enregistre :

« L'embrun se congèle instantanément. Le pont devient une masse de glace. Difficultés énormes pour empêcher la glace de se former sur l'écoubille du dôme. Obligés d'employer un homme constamment à ce travail. Appareils télégraphiques congelés. »

Après bien d'autres aventures, le « E-9 » repart en chasse par une mer que le printemps a nettoyée de ses glaces flottantes. Et cette mention s'inscrit sur le livre :

« Aperçu deux grands cuirassés et une escorte de destroyers venant de l'Est à toute vitesse, entre la côte et nous. »



*Dans la mer Baltique, un sous-marin anglais en plongée.*

Le livre n'indique pas comment le sous-marin réussit à s'approcher à environ 400 mètres du navire de tête, un cuirassé à trois cheminées, du type *Deutschland* ou *Braunschweig*, et cela malgré les vigilants destroyers. Il dit simplement :

« Lancé deux torpilles de proue. Vu et entendu torpille n° 1 frapper juste devant cheminée avant. Fumée et débris s'élèvent jusqu'au sommet du mât. »

Mais l'observation devenait périlleuse, car un destroyer accourait à toute vapeur. Emplissant brusquement ses caisses à eau, le sous-marin s'abattait sur un fond de 15 mètres. Il n'était que temps ! Une fraction de seconde plus tard, et le destroyer l'éperonnait !

« Mais, continue le livre de bord, qui paraît prendre plaisir à employer cette conjonction, après l'intervalle correct (soit de 45 à 50 secondes), entendu torpille n° 2 exploser. »

Vingt minutes plus tard, le « E-9 » risquait l'œil de son périscope à la surface. Le destroyer le guettait à moins de 200 mètres de distance, et il reprit du fond sans s'attarder mais non sans avoir pris le temps d'observer l'horizon :

« Juste le temps, précise le narrateur, de distinguer un seul grand navire à quatre ou cinq milles. »

Que de récits héroïques, que d'aventures glorieuses, condensés en ces quelques extraits ! Et comme ils ont bien le droit, ces officiers et ces matelots de sous-marins, de parler de leur existence comme du *métier*, le métier par excellence pour les belliqueux amants de la Grande Bleue !

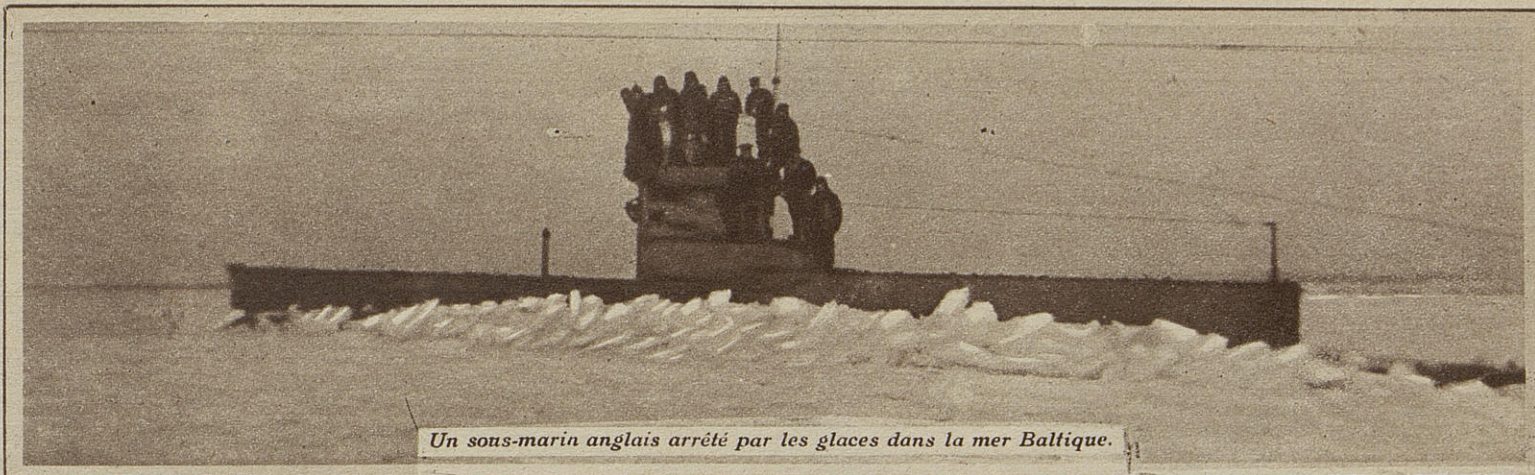
Quittant les brumes des mers septentrionales, allons avec Rudyard Kipling vers les pays de soleil et de lumière. Voici le « E-14 » qui a reçu l'ordre de franchir les Dardanelles et d'aller guerroyer dans la mer de Marmara.

C'est la nuit. Le projecteur électrique d'un fort le découvre, alors qu'il pénètre dans le détroit, et les projectiles s'abattent autour de lui. Il plonge, franchit les cordons de mines, attend l'aurore pour émerger, se trouve alors dans la partie la plus étroite du goulet, essuie le feu de tous les forts riverains, et, en même temps, se voit entouré par une véritable nuée de bateaux patrouilleurs, qui cherchent à l'acculer à un champ de mines.

Avant de regagner les profondeurs, il choisit pour cible une canonnière turque, lui décoche une torpille qui porte en plein, s'immerge pour une indéterminable période de six heures, et pénètre enfin dans la mer de Marmara.



*Sur le pont d'un sous-marin anglais à la surface.*



Un sous-marin anglais arrêté par les glaces dans la mer Baltique.

Durant trois semaines — jusqu'à ce qu'il ait épuisé sa cargaison de torpilles, — le sous-marin écume la mer de Marmara. Tantôt il s'en prend aux patrouilleurs, se vengeant de leurs continuelles tracasseries en les envoyant par le fond. Tantôt il harcèle les convois de transports de troupes, qu'il coule sans hésitation ou qu'il oblige à s'échouer.

Et le voyage de retour s'effectue sans accident, bien que trois navires ennemis le poursuivent jusqu'à Gallipoli avec l'espoir qu'il heurtera une mine ou qu'il s'empêtrera dans un filet.

Autres aventures sensationnelles avec le « E-II », qui réussit, de son côté, à pénétrer dans la mer de Marmara. Il file droit sur Constantinople, rencontre une canonnière-torpilleur à l'entrée du port, la coule, mais reçoit un obus qui brise son périscope, et se retire à l'écart pour le remplacer. Puis le redoutable « E-II », mis en appétit, se dirige sur un autre grand vapeur dans le port de Rodosto. Il le torpille, puis accorde son attention à un grand voilier, chargé de fil barbelé, qu'il détruit également.

La journée suivante n'est pas moins mouvementée. Le sous-marin réussit à pénétrer en plongée jusqu'aux quais de Constantinople ! Tout de suite il révèle sa présence à l'ennemi en décochant deux torpilles qui font sauter deux navires, démolissent un quai et provoquent une panique folle parmi la population !

Puis, à tâtons, il peut gagner le centre de la mer de Marmara.

Et c'est bientôt le voyage de retour, fertile en incidents. Pour commencer, il manque



Le perruquier d'un sous-marin au travail.

d'être éperonné par un navire de guerre grimé en honnête marchand. Engagé dans le détroit, il aperçoit un transport militaire ; mais, comme il est sur lest, le « E-II » se refuse à gaspiller ses dernières torpilles sur un bateau vide. Il les réserve aux torpilleurs ou canonnières qu'il espère rencontrer un peu plus loin.

Déçu dans cet espoir, il rebrousse chemin et coule le transport. Une demi-heure plus tard, alors qu'il est sur le point de sortir des détroits, il découvre qu'une mine flottante s'est accrochée à l'un de ses hydroplanes (nageoires qui gouvernent les mouvements de plongée).

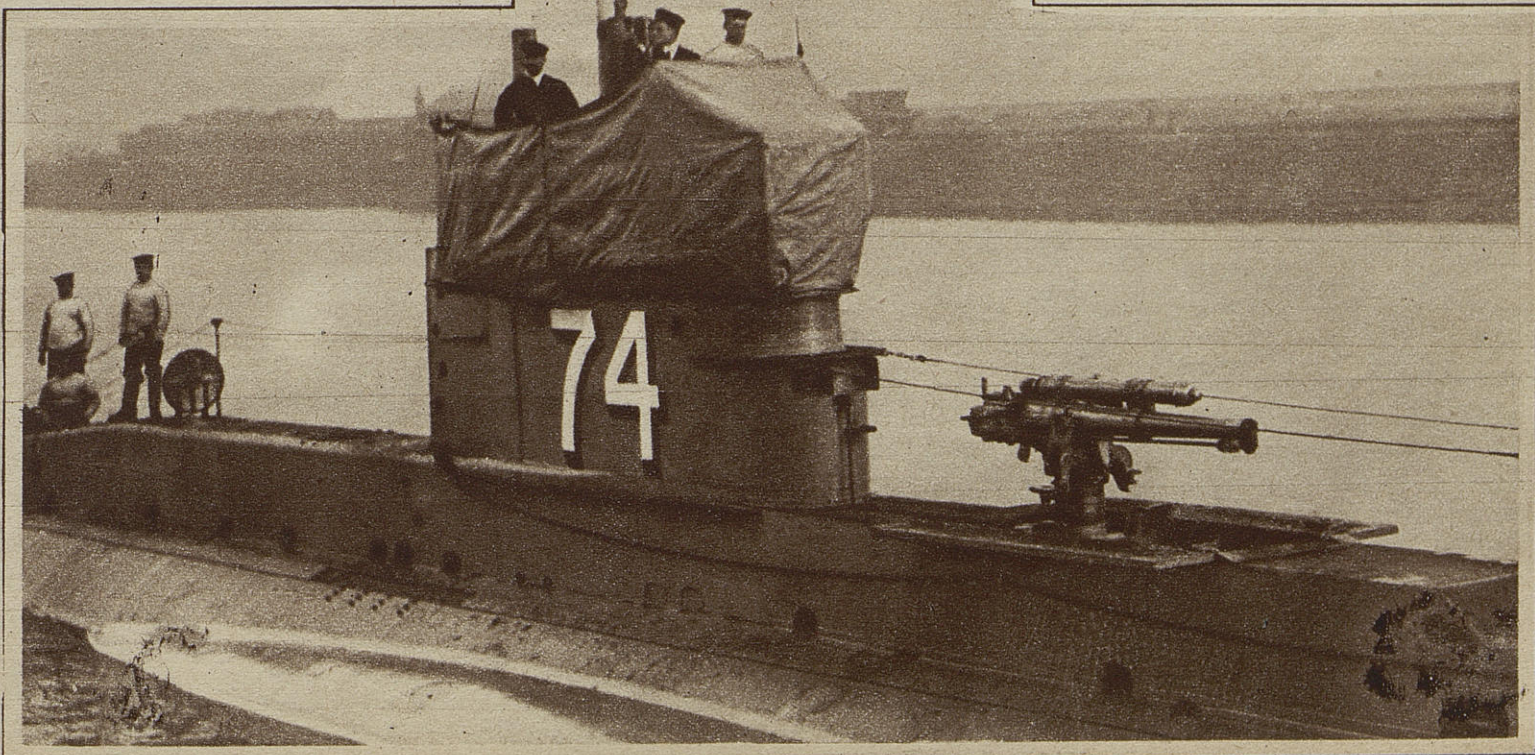
Au moindre choc, l'engin fera explosion, et le glorieux navire emportera dans le néant le secret de ses exploits...

Mais des manœuvres d'une audace inouïe le tirent de ce mauvais pas. Il commence par s'éloigner à distance respectueuse des batteries de Koum-Kaleh, avec sa cargaison de mort. Puis, faisant machine arrière à toute vitesse en vidant ses réservoirs-arrière, il plonge par la poupe et se débarrasse finalement du contact du terrible engin.

C'est ce même « E-II » qui coula le cuirassé turc *Barbarossa* en face de Gallipoli, et malgré la protection des canons des forts.

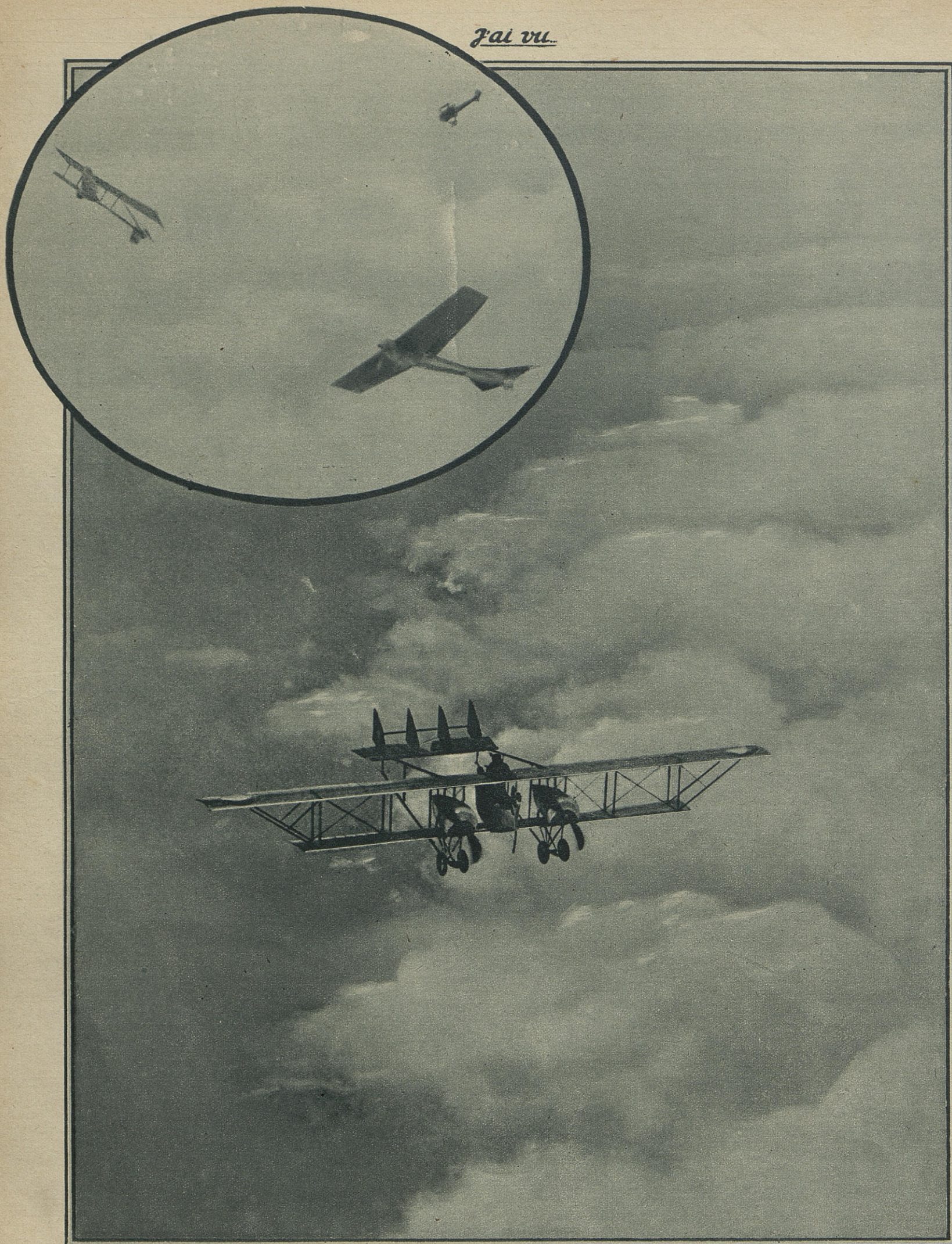
Nous réserverons nos dernières lignes à cette constatation qu'aucun de ces sous-marins ne se rendit coupable du crime de « lusitanerie ». S'ils durent couler fréquemment des vapeurs de commerce qui transportaient des fournitures ou approvisionnements militaires, ils donnèrent toujours aux équipages et passagers le temps et les moyens de gagner la côte.

V. FORBIN.



Le sous-marin anglais 74 entrent dans le port russe de Riga.

*J'ai vu...*



**LES BOMBARDIERS FRANÇAIS LANCENT PLUSIEURS TONNES D'EXPLOSIFS PAR JOUR**

Les aviateurs alliés répandent quotidiennement des obus sur tous les points délicats des positions ennemies. Ils ne cherchent pas les villes ouvertes, sauf lorsqu'il s'agit de représailles, et encore ne visent-ils que les casernes ou les gares, mais leurs expéditions méthodiques permettent de commettre des

ravages considérables. Des voyages comme celui d'Essen sont des avertissements, il est préférable de semer le désarroi sur les formations du front : dépôts de munitions, rassemblements, convois, etc... Nos avions, grâce à leur puissance, l'emportent sur ceux de l'ennemi, comme le montre le document ci-contre.



### CE QU'ON VOIT PAR UN HUBLLOT

Les cabines des navires forment de vraies chambres noires blindées, où la vie et le mouvement du dehors ne parviennent point. Ce sont de véritables cellules monastiques ; au reste, l'existence claustrale et contemplative du marin à bord de son bateau ne ressemble-t-elle pas étrangement à celle du religieux reclus ? Mais pour reprendre contact avec l'exis-

tence, il suffit de coller l'œil au hublot ; et aussitôt, dans ce trou lumineux comme celui d'une lorgnette, s'inscrivent les tableaux changeants du monde extérieur. Voici ce qu'on peut voir, et photographier, du fond d'un transport ancré à Salonique : ce remue-ménage de matelots, de canons, de mulets, n'est-il pas, vu de derrière ce cercle noir, à la fois pittoresque et imprévu ?

## CHOSSES DU FRONT

*A la mère du lieutenant qu'on enterrait ce matin d'octobre*

Madame,

« Vous relisez certainement à cette heure la dernière lettre de votre fils, et vous ne savez pas encore.

« Il écrit avec bonne humeur « qu'on les aura », qu'ils fuient devant les baïonnettes françaises, qu'il ne faut pas s'en faire et qu'il vous embrasse comme au temps où il était petit...

« Je vous imagine exactement.

« Vous portez, malgré les années, le deuil de son père, et vous êtes assise au coin de la fenêtre, dans votre salon qui donne sur la petite place provinciale.

« Tout est calme, les anciens fauteuils commodes ont des housses grises; la pendule est arrêtée sur la cheminée encombrée de photographies dans des cadres de peluche et de grosses coquilles nacrées qui sont les souvenirs de quelques étés à la mer.

« A travers les rideaux de tulle, vous apercevez un coin de la rue, la poste, la mairie, le presbytère où rentre monsieur le curé, et, plus haut, le coteau en pente douce où blanchissent les pierres tombales.

« Toute votre vie de vieille Française qui n'a pas été très heureuse tient là...

« Vous fermez les yeux... votre fils apparaît tel que vous l'avez vu à sa dernière permission, dans son uniforme au bleu pâle de lieutenant. Il avait une croix de guerre toute neuve; sa moustache était un peu plus épaisse... vous souriez... Il ressemblait à son père au temps où vous étiez jeune fille et où il vous faisait sa cour timide et assidue.

« Regardez-le, madame, et soignez sa lettre... C'est la dernière.

♦ ♦ ♦

« Le lieutenant est mort hier soir. On l'a enterré ce matin vers dix heures.

« J'ai suivi son convoi par hasard, parce que je me trouvais là, attendant un camion qui n'arrivait pas. J'ai accompagné la voiture de l'ambulance jusqu'à ce cimetière des soldats, proche le champ de bataille.

« Je vous donne tous les détails: le ciel gris avait l'air de s'égoutter sur nous; il y avait derrière le cercueil un sergent et un caporal; le cercueil était solide et le bois m'en a semblé très épais. Je vous dis cela parce que je sais que vous y serez sensible.

« Le nom de votre fils était écrit sur le couvercle.

« Le prêtre, un infirmier à tête grise, portait une humble étoile noire galonnée d'argent sur sa capote mouillée. Il tenait à la main un livre et un petit rameau de sapin qui lui servait de goupillon.

« Il y avait huit territoriaux de piquet.

« Je me suis approché de la fosse. Elle ressemblait, madame, à une tranchée.

« On y a descendu la bière. L'infirmier a donné l'absoute; le sergent et le caporal avaient des yeux rouges. La terre crayeuse a résonné contre les planches; au loin, le canon s'époumonait en quintes furieuses.

« J'oubliais de vous dire qu'on avait jeté un voile tricolore sur le cercueil du lieutenant. Le prêtre-soldat l'a soigneusement plié, il a mis son étoile noire et argentée sur l'étoffe pourpre dans laquelle il avait glissé son goupillon d'aiguilles végétales.

« Les bons territoriaux, l'arme basse, sont rentrés sans parler.

« C'était l'heure de la soupe...

« J'ai pensé à vous, madame, sans vous connaître.

« Ne pleurez pas... un peu plus de solitude parmi d'autres souvenirs déchirants... on n'enlèvera plus les housses des fauteuils... vous ne pourrez plus jamais sourire... Vous viviez déjà en recluse, mais vous ne sortirez plus guère; seulement, le matin où l'on pavosera les maisons de drapeaux et de lauriers pour fêter la victoire, les voisins remarqueront que votre porte est la plus fleurie et que vous avez une robe noire toute neuve...

« Je vous salue, madame, respectueusement. »

♦ ♦ ♦

### AUTOUR DU T. Q. R.

C'est « autour du Train quotidien de ravitaillement » qu'il faut lire.

Il y a une terminologie de la guerre connue seulement des spécialistes. Avec l'action perpétuelle qu'est la préparation au combat et la bataille, on a abrégé les mots, on n'a retenu d'eux que les premières lettres, on a formé des colonnes rapides avec les seuls chefs de file.

On gagne là un temps plus utilement employé ailleurs, mais il faut être initié, et l'on apprend vite que l'on doit se trouver à cinq heures du matin au T. Q. R. du C. V. A. D., en compagnie des R. A. P., des C. O. B. des A. L. G. P., et des fantassins de la division.

A ce ravitaillement, chaque corps apporte sa personnalité et c'est toute l'armée française qui fait son marché.

Voici d'abord l'Infanterie.

L'officier d'approvisionnement porte modestement, sur sa capote de coupe réglementaire, un ruban rouge et un ruban vert palmé de bronze.

Il est là parce qu'il a été blessé et qu'il ne peut sans doute faire un service plus dur.

Il est sérieux comme le sont les gros acheteurs. A lui seul, pour nourrir, abreuver de pinard, éclairer et chauffer ses trois mille deux cent cinquante rationnaires, il prend plus de marchandises que les C. A. P., les G. P. A. et les E. N. E. réunis.

Ses hommes de corvées portent des casques bosselés qui ne sont plus bleus mais qui ont l'air d'une motte d'argile, et, le soir, c'est sous les éclatements et dans la tragique zone où chassent en miaulant les balles qu'ils distribuent, imperturbables, les lentilles, le pain et le bœuf frigorifié du T. Q. R.

On considère fort l'officier d'approvisionnement du \*\*\* Régiment d'Infanterie. Il a droit à trois demi-muids de pinard et à une bordelaise de gnôle?

Les artilleurs et les cavaliers ont une allure différente.

Ils viennent là en bonnet de police, avec un peu plus de fantaisie dans l'uniforme.

Les fourriers des sections de 75 sont sveltes, élégants comme leurs pièces; les sergents-majors des batteries lourdes sont trapus et solides comme leurs mortiers. On dirait que, vivant à côté des 220 ou des 240, ils ont fini par emprunter quelque chose de puissant et de massif à ces gros calibres...

Ce matin d'été finissant, je me suis glissé, à cause de la pluie, sous la tente où un officier d'administration faisait sa répartition quotidienne, et j'ai vu toute l'armée française défiler devant les sacs de haricots, devant les caisses de nouilles et es b rriques de vin: les représentants de l'infanterie, les autos-canon qui ont de si brusques colères

et qui jappent sans arrêt vers le ciel lorsqu'un taube, noir et sournois comme un rapace, y apparaît; les représentants des escadrons de cavalerie, ceux des grands mortiers effroyables, des trains blindés qui tendent sur l'horizon les cous allongés de leurs longues pièces grises; les caporaux d'ordinaire des projecteurs, ces yeux nocturnes; les fourriers de 220, les gueules.

Seul sur un sac d'avoine, avec, devant lui, en guise de table, une caisse de singe, un vieux sergent de la territoriale, attentif et sérieux, faisait ses comptes.

Il portait une capote d'un bleu usé; ses cheveux étaient presque blancs.

Il usait consciencieusement les effets de la République.

Il avait de grosses mains d'agriculteur, aux doigts maladroits, et il écoutait l'énumération des denrées, sans rire, sans bavarder avec les camarades.

Il avait apporté, dans sa musette, un encrier de deux sous et un porte-plume d'écolier; devant les boules de pain, il songeait aux blés d'une moisson qu'il ne faucherait pas lui-même, et je trouvais très émouvant, au milieu de ce marché bariolé, ce vieux sergent modeste qui achetait prudemment les denrées du T. Q. R., avec le double souci de sa compagnie et du plus-perçu.

L. L.

### Petit Dictionnaire Orthographique de Poche

*Ce dictionnaire, tout à fait original est uniquement orthographique.*

**37.500 mots** sont réunis en 240 pages petit format et l'on trouve, auprès de chacun d'eux, la solution de toutes les difficultés, orthographiques et grammaticales (accents, pluriels, irrégularités, syntaxe, conjugaison, prononciation).

*Ce point de vue orthographique et grammatical a été négligé dans les dictionnaires dits de poche et n'a jamais été traité de façon aussi complète et aussi pratique dans les meilleurs dictionnaires de classe ou de bureau.*

*Ce livre unique, répondant à un besoin réel, est indispensable à tous pour écrire correctement.*

*Présenté sous une élégante reliure, pratique et solide, ce dictionnaire est envoyé franco contre mandat-poste de 1 fr. 60 adressé au Directeur de l'Édition Française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.*

Des Photographies sur l'Aviation

**J'ai Vu** rétribue immédiatement toutes les photos intéressantes sur l'Aviation et les Aviateurs. — Envoyez épreuves, et de préférence clichés ou pellicules, à

M. l'Administrateur de **J'ai Vu**,  
30, Rue de Provence, Paris.

*J'ai vu...*



(Cl. Fad.)

**DEUX ANS DE GUERRE N'ONT PAS EU RAISON DU DÉVOUEMENT DES INFIRMIÈRES  
DE LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE**

Celles que nous donnons ici, toutes blanches sur le grand escalier de leur hôpital, furent, pour les milliers de malades qu'elles ont pansés, consolés et guéris de tant de misères de leur chair et de leur cœur, le vivant symbole

du dévouement. La longueur de la guerre, loin de ruiner leur trésor d'infinie bonté, l'a plutôt accru. Comme les soldats, — soldats elles-mêmes de la Pitié et de l'Espoir — elles tiendront tant qu'on voudra — jusqu'à la Victoire!



LES " AS " DU COMMUNIQUÉ FRANÇAIS

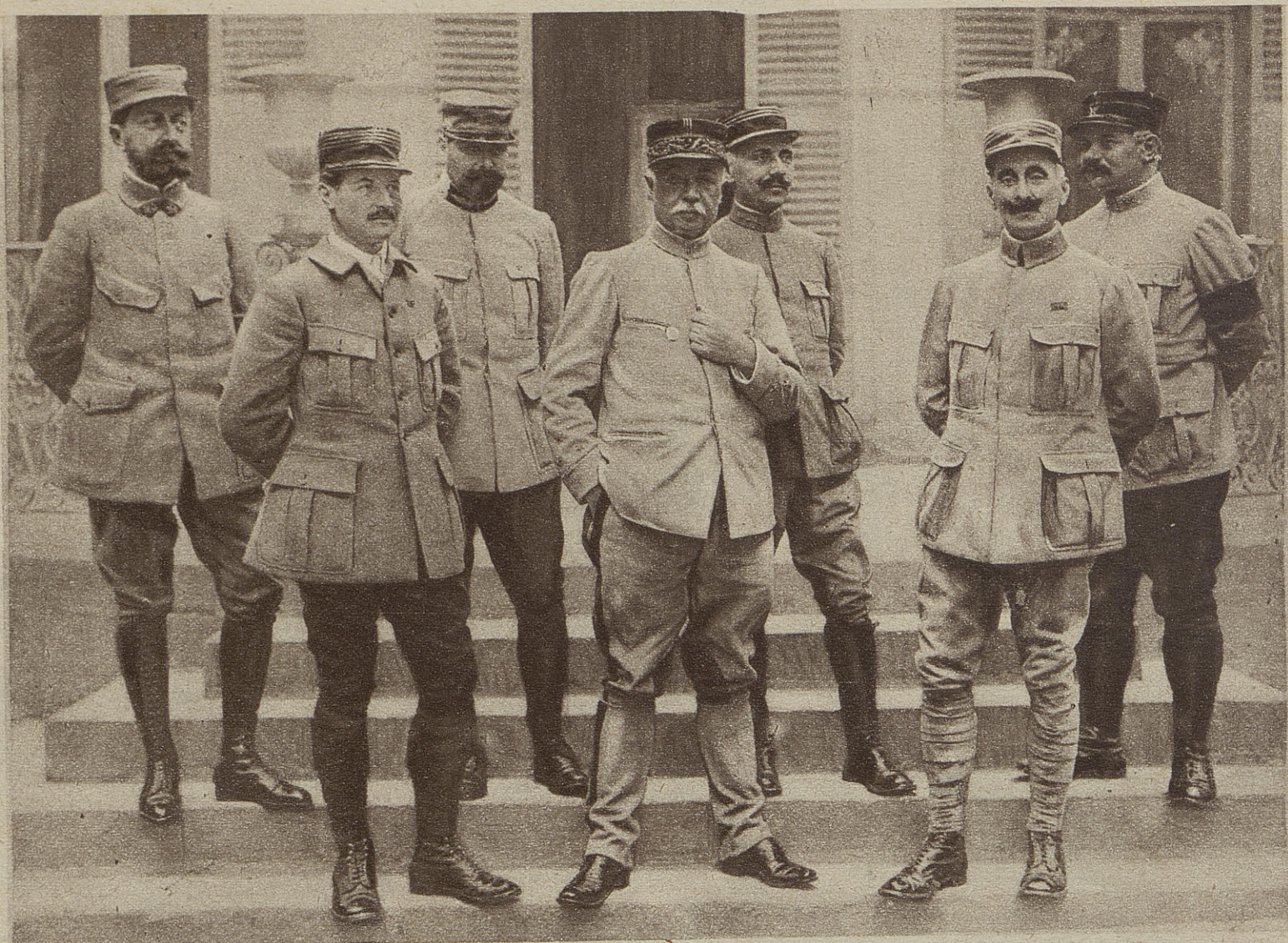
Alors que le palmarès de l'aviation allemande diminue chaque jour, celui de la cinquième arme française s'allonge sans cesse. Qu'on en juge plutôt par cette page où nous avons réuni tous les champions révélés par

le communiqué. Le tableau d'honneur de chasse s'établit ainsi pour ces " chevaliers du ciel " : S.-lieutenant Guynemer : 18 appareils abattus ; s.-lieutenant Nungesser : 17 ; adjudant Dorme : 13 ; s.-lieutenant Navarre : 12 ;

adjudant Lenoir : 9 ; sergent Chainat : 9 ; s.-lieutenants Chaput et Heurteaux, 8 chacun ; lieutenant Deullin : 7 ; adjudant Tarascon : 6 ; s.-lieutenant de Rochefort : 6 ; s.-lieutenant de Latour, adjudant Bloch, maréchal des

logis Vialet, sergent Sauvage : 5 chacun. Soit un total de 125 appareils descendus par ces 15 pilotes. C'est le 26 octobre, que paraît le premier fascicule de la Guerre aérienne, où sera contée tout au long l'épopée de ces vrais Français.

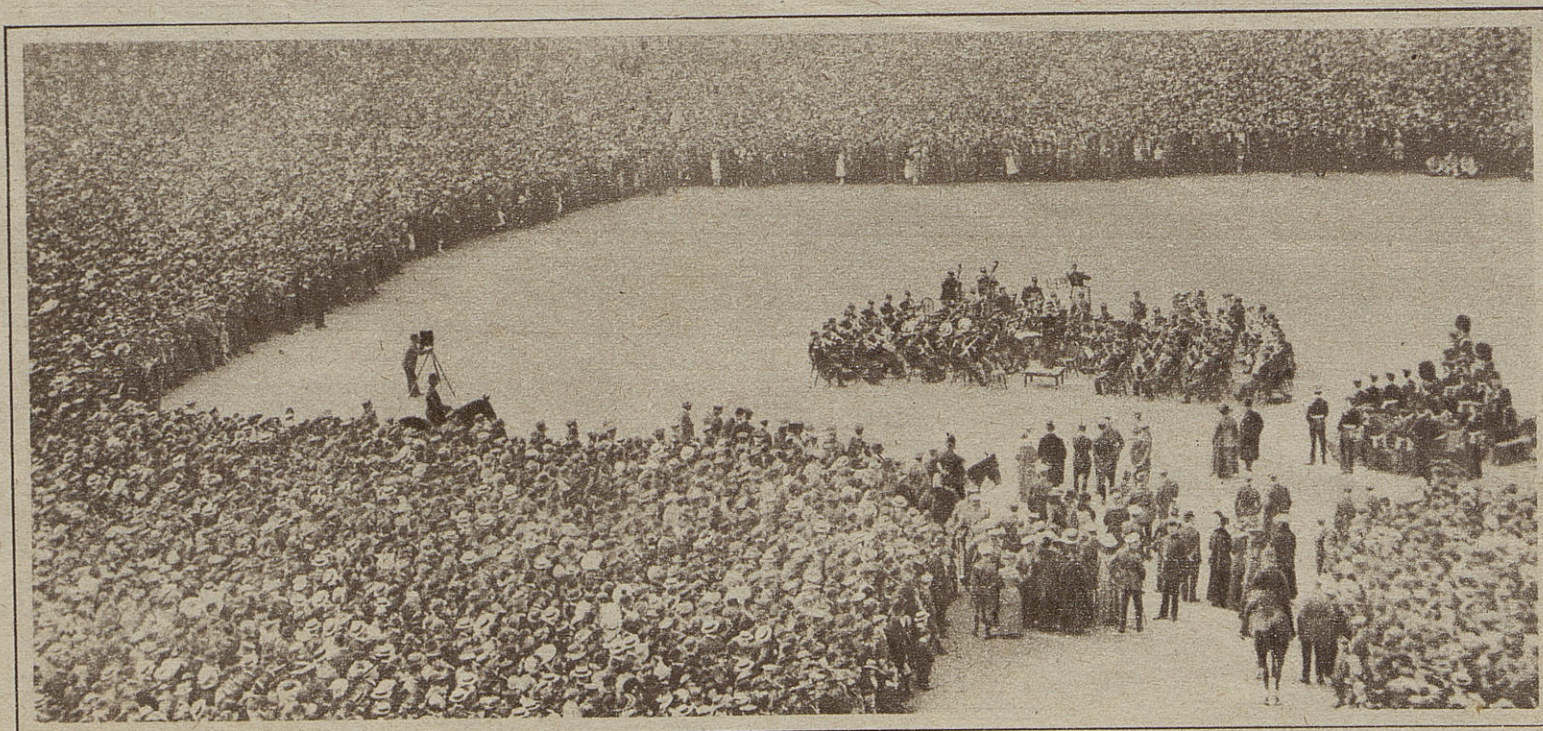




LE GÉNÉRAL FAYOLLE ET SON ÉTAT-MAJOR :

Tout récemment le « Journal officiel » enregistrait la nomination du général Fayolle à la dignité de Grand officier de la Légion d'honneur que M. Poincaré venait de lui conférer sur le front. Nulle distinction n'a été mieux méritée.

Nous donnons ici la photographie au milieu de ses collaborateurs directs de ce général « qui a obtenu sur l'ennemi de remarquables succès par la mise en œuvre méthodique d'une supériorité technique en plein développement ».



LA MUSIQUE DE LA GARDE RÉPUBLICAINE A LONDRES

Plus de cent mille personnes assistaient au concert en plein air que la musique de la Garde républicaine a donné à Londres.

à l'issue de la parade des Horse Guards. Les prestigieux musiciens de M. Balay furent l'objet d'une ovation indescriptible

*J'ai vu.*



**DANS LA CAMPAGNE DE SALONIQUE : LE BAIN DES BUFFLES SAUVAGES**

Lorsque nos troupes débarquèrent à Salonique pour s'installer au Zeitenlik, elles se heurtèrent, en même temps qu'à l'hostilité sournoise des habitants, à un ennemi qu'elles n'avaient pas prévu : les troupeaux de buffles sauvages qui errent dans la campagne salonicienne. Il y eut là quelques charges épiques

et maintes attaques dont ne parlèrent point les communiqués. Noirs comme l'Erèbe, la corne aiguë, les buffles de Salonique ne se décidèrent qu'à grand'peine à quitter la place. Mais le soir, avec des meuglements effroyables, ils viennent encore par bandes rôder autour des lagunes du camp des Alliés.

# LA RELÈVE

L'ENTEMENT, la nuit tombe, recouvrant toute chose d'un voile bleu, puis gris, puis noir : rien ne se distingue plus. C'est maintenant à partir de cette heure où vient la nuit que la vie reprend dans toute son intensité sur le front de la mer du Nord aux Vosges ; c'est maintenant que tous ces troglodytes que l'on nomme poilus vont sortir de leurs trous pour en creuser d'autres, pour améliorer ceux-ci, pour réparer ceux-là que les marmites boches ont démolis cet après-midi.

Depuis trois jours nous sommes en troisième ligne et c'est ce soir que nous passons en première, face aux Boches. Toute cette journée le canon hurla sans interruption ; les éclatements écorchèrent nos premières lignes et une fumée épaisse, lourde, noire et acre nous arrivait, rasant le sol, roulée doucement par le vent.

Ce soir relève ! Les ordres sont arrivés : c'est la 11<sup>e</sup> compagnie qui, la première, déclanchera le mouvement pour passer le « Ravin de la mort » à 22 heures. Les hommes s'équipent après avoir mangé leur soupe chaude ; la dernière, car là-haut, le ravitaillage est impossible et le « singe » et les « biscuits » feront, seuls, l'honneur de nos menus pendant les sept ou huit jours que nous garderons la ligne. Dans les boyaux, un à un, les hommes s'égrènent. Tout est lugubrement noir, plat et silencieux. Le ciel est couvert et la lune et les étoiles sont cachées ; tous nous bourent. De temps à autre une balle boche arrive comme une folle au-dessus nos têtes, passe très vite comme une petite personne pressée, nous laissant entendre son mielleux miaulement ; une autre arrive et vient dans un claquement joyeux s'écraser contre les parois du boyau ; elles sont saluées par les réflexions des hommes : « Attention aux mouches ! » « Fritz veut gagner l'épinglette ! » que sais-je encore... et le monome continue, lent, interminable dans ce boyau étroit et profond comme une fosse, où les sacs s'accrochent, où les baïonnettes grincent et au fond duquel l'eau et la boue s'agrippent à nos pieds désespérément...

Il fait lugubre ; un vent glacé souffle tristement. Nous longeons maintenant le moulin de E..., ou plutôt ce qu'il en reste : une aile sur quatre est encore accrochée ; elle pend lamentablement ; le vent, qui, ce soir, est rageur, prend plaisir à s'infiltrer dans l'interstice de ses ailerons : et elle grince et l'on croirait l'entendre gémir, sangloter comme une pauvre vieille toute cassée, toute ratatinée à qui l'on aurait fait de la peine... beaucoup de peine...

L'endroit est dangereux ; il nous faut franchir en quelques mètres un terrain en vitesse, par paquets de 10 hommes pour, ensuite, aller s'égailler dans le « ravin » exempt de boyaux. Arrêt. L'opération commence : les hommes bondissent, sautent, glissent, jurent, se ramassent pour enfin se retrouver 50 mètres plus loin, derrière une levée de terre. Cinq minutes de pause, appel à voix basse par escouade, et nous repartons à travers des chemins crevés et les trous d'obus remplis d'eau.

Quelques hommes rouspètent par principe, d'autres content des blagues :  
— Et dire qu'on gagne cinq ronds par jour pour fair' c'métier-là !  
— Crogne pas, tu la r'verras ta mère.  
— Si ma famille m'voyait là !  
— Dis-lui d'venir...  
— La barbe ! La ferme ! Vous nous poissez avec vos histoires.  
— Toi l'boueux, t'a z'été élevé dans un bas d'buffet ! t'es bien content d'être ici !

Et les coups de gueules sympathiques jaillissent tout au long de la colonne, accompagnés de rires étouffés cependant que la marche continue au milieu de ce sol étrange où, pêle-mêle, se rencontrent des équipements, des casques, des sacs, des obus non éclatés, des croix... recouvrant quelques héros anonymes non identifiés, tombés là tout dou-

cement un jour peut-être où le soleil était d'or et où le communiqué assurait : journée calme, rien à signaler...

Tir de barrage ! Tout le monde est à plat, recroquevillé, le sac remonté sur la nuque, dans l'attente : c'est la loterie. Les obus de 77 et les « gros noirs » arrivent, éclatent et éparpillent de tous les côtés leurs meurtriers éclats. Les « bing » du 77 et les « ploff » des marmites se succèdent inlassablement. Nos batteries répondent et tout cela, toute cette mitraille passe au-dessus de nos têtes ; ça ulule, siffle, grogne, ronronne, pleure, éclate et ça tue... Le ciel est rouge. Les obus tombent, tombent : c'est presque joli ; on a comme une envie de crier et de se précipiter en avant pour voir. Dans le fond les crêtes paraissent incendiées et dans le bas, le moulin, le pauvre petit moulin, tout maigre, tout sec, tout silencieux que nous venons de quitter semble se blottir comme pour se garer de ce déluge d'acier. Encore des obus ; de leurs éclatements jaillissent des éclairs et le petit moulin est illuminé ; il tremble, tremble... ; il a l'air de se défendre contre la mort ; il sursaute, se crispe, fait marcher son aile d'un quart de tour, veut tenir encore ; mais les obus tombent, éclatent, arrachent... encore quelques sursauts, puis le moulin ne remue plus... ; le moulin s'aplatit de plus en plus... il râle...

Enfin, petit à petit le tir cesse. Des voix : « Ouf ! j'en tiens ! Les crapules ! Bon Dieu ! »  
— Ous-que t'en as ?

— Là... plein les cuisses... Ah les salauds... enlève-moi mon sac, vieux... donne-moi à boire.

D'autres, mieux touchés, restent dans leur position première ; ils râlent, murmurent « manan » et ne se relèvent plus...

— Faites passer les brancardiers !  
L'ordre circule ; les brancardiers arrivent brancards déployés et emportent quelques blessés vers l'incalculable poste de secours.

Un autre, là bas, en queue, rouspète très fort :  
— Mais non j'te dis, c'est pas du sang... c'est mon pinard ! y m'ont crevé mon bidon ! Les rosses ! J'vas la sauter pendant trois jours !

Et nous allons. Nous voici maintenant dans un mince boyau qui, bien que magistralement repéré, inspire plus de confiance que la rase campagne. Les agents de liaison du régiment que nous venons relever sont là et vont nous conduire à nos respectifs emplacements.

— Première section ?  
— Présent !  
Un agent de liaison par section vient se mettre à la disposition de chacun des chefs de ces unités. Les hommes se les accaparent pour se tuyauter sur les emplacements.

— Dis donc vieux, est-ce qui y a d'la flotte à boire d'où tu viens ?  
— J'te crois ! les tranchées en sont pleines.  
— Et les Boches ?  
— Y z'en ont plein les reins.  
— Y vous ont-y « somnés » dur ?  
— Un peu, mon pote... Seulement on leurs-y répond.

— T'en fais pas, vieille branche, on les aura !  
— C'est Pétaïn qui y a dit !  
— P'têt ben... Toujours qui-là c'est un « as ».

Soudain un arrêt brusque : les hommes se choquent les uns contre les autres, des casques tombent, des jurons partent, des « han » de fatigue se font entendre et tout s'arrête. Silence. On attend.

— Quoi qu'c'est encore ?  
— Quelle poisse ! Jamais n'arrivera là-haut.  
— J'm'en fous, j'en bourre une.  
— Tu vas nous faire repérer.  
— Quoi ! t'as peur de crever, toi ? Qui-là qu'a les foles !  
— Non !... Mais...  
— Et alors t'en fais pas ! Ici faut jamais s'en faire. Et pis quoi, t'iras. Ça ferme dans six mois ! Quoi qu'tu d'mandes de plus ? T'as pas d'pipe ?

— Non...

— Tiens, tire sur la mienne, moi j'vas t'éter deux doigts d'pinard !

La marche reprend et maintenant nous sommes dans la zone des balles perdues ; elles passent ; elles nous frôlent de leurs « dzzin » ininterrompus et rapides.

2 heures et demie. — Nous arrivons dans la tranchée. Des hommes sont aux créneaux ; d'autres, affalés au fond du boyau, dorment paisiblement. Quelques-uns font des rêves et grognent quand en les enjambant nos pieds cognent leurs têtes.

— C'est-y la relève ?

— Voui, vieux ! Tu peux sortir de tes draps !

La relève ! On est relevés ! Ces mots, sublimes pour qui les a perçus après huit jours et huit nuits de fatigues, passent de bouches en bouches. Brouhaha ! Des cliquetis d'armes, des mots échangés tout bas, des pas pesants, des geignements : le reste d'une compagnie se rassemble ! Surgissants comme des fantômes d'un boyau décliqueté, écorché, voicé des hommes. Mon Dieu ! Avec leurs faces boueuses, verdies par les heures sans sommeil passées sous la mitraille, ce ne sont plus que des squelettes de soldats.

Pendant huit longs jours ils ont tenu là, dans cette tranchée faite de trous d'obus ; dans cette tranchée où par endroits le sol semble élastique quand il enferme quelque corps de héros qu'il fut impossible d'inhumier ailleurs. Le capitaine n'est plus. Beaucoup, hélas, de ses hommes, dorment, eux aussi, leur dernier sommeil. Un sous-lieutenant de la guerre, tout jeune, tout long, tout sec et qui semble ne pouvoir plus marcher tellement il trébuche, donne ses dernières instructions à notre commandant de compagnie ; sa figure est maigre, ses yeux sont profonds, son regard est fixe ; il a dû voir des choses terrifiantes... Un chien, un pauvre et noble chien de tranchée, sans race, le poil ras, les os à fleur de peau, la tête basse, le flanc fidèlement. Puis, cette troupe, cet amas d'héroïsme, s'en va, par les boyaux, doucement...

Et nous autres maintenant commençons à nous installer. Le reste de la nuit passe lentement et nous amène le jour qui va nous permettre de voir où nous sommes.

— Mon lieutenant, y a un homme là qui veut vous parler.

Un petit fantassin relevé d'hier, encore sale, boueux, hirsute, le visage violacé par le manque de sommeil, s'approche :

— Mon yeutenant, c'est à cause d'mon frère.

— Parle, mon petit.  
— C'est à cause d'mon frère qu'a zété tué avant-hier soir en patrouille... j'ai bien traîné son corps... devant, à dix mètres, dans un trou de marmite... seulement j'peux pas partir comme ça... j'ai l'autorisation du colonel...

— Alors tu voudrais le faire transporter à l'arrière ?

— Oui, mon yeutenant... Alors j'voudrais bien rester avec vous aujourd'hui... et ce soir... à la nuit j'irai l'prendre et j'amènerai en bas au petit cimetière... Pasque vous comprenez, mon yeutenant... lui c'était mon frère... encore plus qu'mon frère... par'que tous les deux on était quasiment tout seuls... not' mère elle est passée l'an dernier à c't'époque-ci... Vous comprenez bien, mon yeutenant... et pis qu'c'était un bon type... et pis que j'voudrais pas qu'y dise... s'y m'voit, que j'l'ai plaqué comme un chien chez les Boches... et pis qu'j'aime mieux qui dorme en bas... c'est plus tranquille...

Le soir, 20 heures. — Dans le boyau passe une masse confuse : c'est mon petit fantassin qui, le corps inerte de son frère sur les reins, s'en va doucement, pesamment, porter sa précieuse dépouille à un endroit plus calme.

La nuit est tombée. Bien haut, tout en haut dans le ciel noir, des étoiles brillent et tremblotent.

Au front, juin 1916.

HENRY DECOIN.

*J'ai vu.*



*Un membre du comité de la défense nationale du haut d'une tribune improvisée souhaite la bienheureuse à Venizelos.*



*A gauche On distribue des brassards aux soldats " Ententistes ". En haut : le clergé de la ville et les autorités viennent assurer Venizelos de leur dévouement à sa cause. Au-dessous : les troupes défilent devant le grand tribun après son discours.*

### VENIZELOS A SALONIQUE : C'EST LA QUE BAT LE CŒUR DE L'HELLADE

Après une croisade dans ces îles aux noms millénaires, voici que le grand tribun Venizelos vient débarquer à Salonique escorté de héros. Pour appeler le peuple au combat, il trouva des paroles

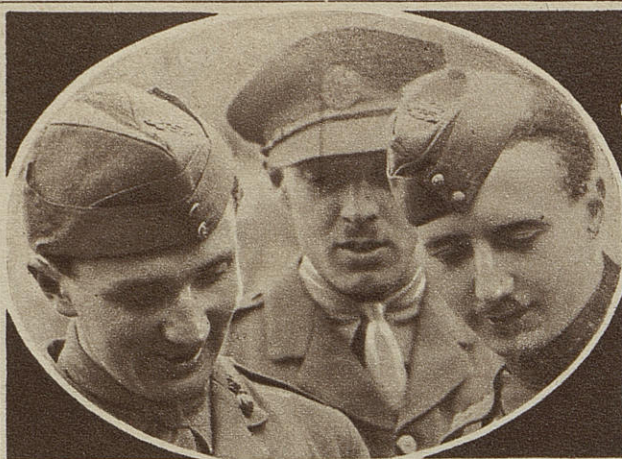
magiques, renouvelées des chants enflammés de Tyrtée : " Peuple, on t'appelle au combat ! Côte à côte avec les Serbes, tes alliés, ou avec les grandes puissances, tes protectrices, tu chasseras l'ennemi héréditaire de ton sol. "

*J'ai vu...*  
**EN MARGE DE LA GUERRE**



Une gracieuse comédienne Duval, qui triomphe

Mme Paulette actuellement.



Un nouveau tueur de zeppelins, le lieutenant anglais Sowrey (à gauche), félicité par le lieutenant Robinson (à droite), qui abatit avant-hier un monstre aérien.



Mme Parysis, une nouvelle étoile des théâtres parisiens dont les débuts furent très applaudis.



Le Président de la République visite la pouponnière belge de la Wulveringen.



Les officiers russes visitent leurs camarades du 24<sup>e</sup> territorial et font échange de coiffures et de bons procédés.



Enterrement d'un capitaine indigène de spahis marocains dans un village de l'Oise.



MM. Paul Doumer et Jeanneney, sénateurs en mission sur le front de la Somme.



Après l'explosion d'un obus dans la Somme : la pêche miraculeuse des poilus.



A Paris, les passants lisent les appels de l'emprunt et souscrivent en masse.

**UNE SEMAINE DE GUERRE :**  
 Du 5 au 10 Octobre.

**JEUDI 5 OCTOBRE.** — Première journée de l'emprunt de guerre en France.  
 — Le transport *Gallia* est coulé le 4 en Méditerranée.

— En Macédoine, les Anglais prennent Yenikeni; les Russes et les Français franchissent la frontière serbe.

**VENDREDI 6.** — Le steamer anglais *Francenia* est coulé en Méditerranée par un sous-marin.

**SAMEDI 7.** — Dans la Somme, les Français progressent de 1 200 mètres au nord de Morval.

— Les Anglais prennent le village de Sars.  
 — En Macédoine, les Anglais prennent Nevaljan et les Français German.

**DIMANCHE 8.** — Le roi de Grèce charge M. S. Lambros de constituer le ministère.

— Les Austro-Allemands reprennent Brasso.

**LUNDI 9.** — Dans les eaux américaines, les sous-marins allemands coulent 9 navires.

— Le vicomte Teraouchi forme définitivement le nouveau ministère japonais.

**MARDI 10.** — Avance française sur 5 kilomètres au sud de la Somme : 1 250 prisonniers.

— En Macédoine, les Alliés occupent Kalendra et Hemondos.



Le prince héritier Alexandre de Serbie, à la tête de ses troupes dans Kajmackalan.

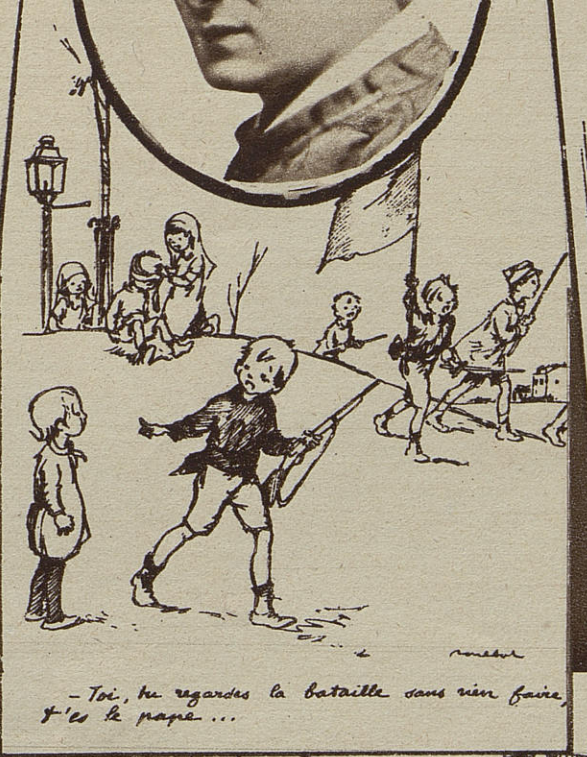
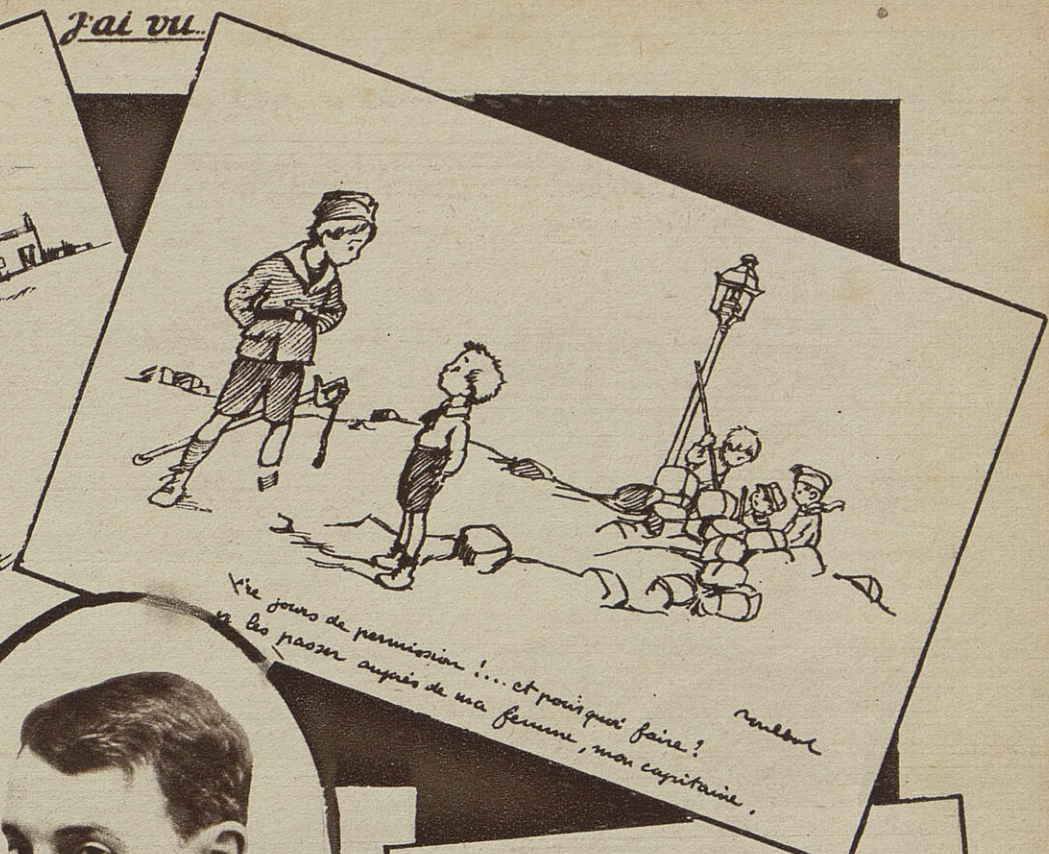
**Cassinou va-t-en guerre**  
 PAR  
**Charles DERENNES**

*J'ai vu...* va commencer incessamment la publication de cette nouvelle œuvre de Charles Derennes. Le jeune romancier de *l'Amour fessé*, de *la Guenille* et de maints ouvrages, a donné dans

**CASSINOU VA-T-EN GUERRE**  
 un chef-d'œuvre de bonne humeur et d'émotion sincère qui intéressera au plus haut point les lecteurs de *J'ai vu...*



J'ai vu...



### LES GOSSES DE LA GUERRE ET LEUR PEINTRE

Avant la guerre, le dessinateur Poulbot s'était acquis une charmante notoriété : c'était lui le peintre spécialiste des gosses du faubourg... Depuis, au souffle du patriotisme et de la douleur, son art s'est encore affiné. Poulbot a des trouvailles à la fois simples et profondes, des « sujets » et des « mots »

admirables et saisissants ; on peut dire qu'il est unique, inimitable. C'est qu'il n'a rien d'un pontife officiel ; sa manière est exclusivement réaliste et spontanée. Les gosses, il les connaît bien, il les interprète avec toute son âme, parce qu'il s'est penché souvent, sans pose, sur leurs souffrances et sur leurs joies.

*J'ai vu.*



### LE " PILONNEUR " A L'OUVRAGE

Il a eu les honneurs du communiqué. C'est lui " le gros canon qui détruisit le nid de mitrailleuses de B... ". On sait que les premières vagues d'assaut de ce village furent subitement arrêtées par le tir bien ajusté d'une dizaine de mitrailleuses

allemandes qui les prirent de flanc. Mais un avion qui les survolait signala le danger à l'artillerie, en même temps qu'il donnait des indications qui permirent un repérage précis. Et cela ne traîna pas. En trois coups " le pilonneur " fit tout sauter.